



IL FAUT QUE DIEU REPRENNE SA PLACE DANS LA FAMILLE !

La famille se relâche ; c'est indéniable. Mais pourquoi ? Pourquoi la famille était-elle autrefois, dans l'ensemble, meilleure que maintenant ? Les époux chrétiens se rendent-ils bien compte que le mariage n'est pas une association quelconque, que c'est un contrat élevé à la dignité sacramentelle, c'est-à-dire une chose sainte, instituée par Dieu pour les sanctifier dans l'état où ils sont appelés à servir leur Créateur et Maître ?

Pourquoi la famille se relâche-t-elle ? – Parce qu'elle perd l'esprit chrétien. Qu'est-ce donc que l'esprit chrétien ? – C'est l'habitude de vivre conformément aux lois de Jésus-Christ. Par conséquent, l'esprit chrétien dans la famille sera l'habitude, pour chacun des membres qui la composent, de faire passer avant tout la sainte volonté de Dieu, de régler leurs rapports mutuels d'après ses commandements, ses désirs, ses préférences, de remplir, d'abord et avant tout, les devoirs qu'il impose, en un mot, de faire que Dieu soit le chef véritable du foyer.

Le mariage est chose sacrée

Pourquoi la famille était-elle autrefois, dans l'ensemble, meilleure que maintenant ? – Parce que cette règle y était plus généralement observée,

parce que, malgré des écarts et des manquements individuels, tous ou presque tous considéraient le foyer comme un lieu quasi-sacré et acceptaient pour indiscutables certaines lois chrétiennes primordiales, qui maintenant sont en train d'être reléguées dans l'oubli, comme les modes surannées.

Il faut pourtant que Dieu reprenne sa place dans la famille, sinon nous retournerons promptement à la barbarie et au paganisme. (...) Malgré son évidence incontestable, le principe paraîtra sans doute nouveau et peut-être paradoxal à quelques-uns : la famille entre chrétiens n'est pas une association quelconque, purement civile et profane, comme celles qui naissent des autres contrats. Elle a pris sa véritable origine non point dans

l'étude du notaire ou le salon banal de la mairie, mais au temple de Dieu, où elle est née d'un sacrement. C'est un contrat, sans aucun doute, mais un contrat devant Dieu, qui l'approuve, le bénit, l'élève à la dignité sacramentelle et lui fait produire un effet tout surnaturel, la grâce. Le mariage est donc chose sacrée ; par conséquent la famille, dont il est le fondement, est très spécialement l'œuvre de Dieu ; donc la place doit y être faite à Dieu aussi large qu'il la demande.

Les préparatifs du mariage

Y a-t-il beaucoup de chrétiens, même de ceux qui se disent et se croient fervents, qui considèrent ces grandes institutions sociales sous ce jour surnaturel ? Assurément ils veulent que l'Eglise préside à la solennelle cérémonie qui unit les époux, et ils regardent avec raison le mariage purement civil comme une honte ; mais vont-ils plus loin et plus au fond ? se rendent-ils bien compte que c'est un sacrement qu'ils vont recevoir, c'est-à-dire une chose sainte, instituée par Dieu pour les sanctifier dans l'état où ils sont appelés à servir leur Créateur et Maître ? Un brave homme, bon chrétien du reste, s'exclamait un jour :

– « *Figurez-vous que notre ami F..., sur le point de se marier, au lieu de s'occuper des préparatifs indispensables à une si grosse affaire,*

s'en est allé... devinez où ? dans un couvent, où il fait une retraite. C'est bien le moment ! Et moi qui le croyais pratique, ce jeune homme-là ! Il vaut bien la peine d'être docteur en droit pour rester rêveur et théoricien à ce point ! Et le plus incroyable, c'est qu'il a persuadé à sa fiancée d'en faire autant de son côté, au grand désespoir des couturières. »

– « *Mais, mon bon Monsieur, lui répondit son interlocuteur, je le trouve très pratique, votre docteur en droit. Non content de préparer son contrat de mariage, de faire à son tailleur, à son bonnetier et à son tapissier les commandes obligatoires, il veut aussi préparer son âme à recevoir le sacrement qui va l'introduire dans une vie nouvelle. »*

– « *Son âme ! mais il la préparera par une bonne confession. »*

– « *Sans doute, mais encore mieux par une retraite. Croyez-vous que ce soit trop de quelques jours de recueillement et de prière pour se disposer à un sacrement qui le lie pour sa vie entière ? »*

– « *Non, mais cependant... »*

– « *Vous voulez dire que cela ne se fait pas, que ce n'est pas la mode ; mais c'est là précisément qu'est le malheur. Saint François de Sales disait que, s'il y avait un noviciat pour le mariage, il y aurait peu de profès. J'admets qu'un semblable noviciat*

soit difficile à concevoir, bien qu'il fût loin d'être superflu ; mais la retraite est possible, et je la crois non pas seulement utile, mais presque nécessaire pour qui veut prendre au sérieux cette chose si sérieuse qui est le sacrement du mariage. »

Les deux fiancés, chacun dans leur couvent, firent donc une bonne retraite pour considérer devant Dieu à quoi ils s'engageaient et quelles vertus leur seraient plus particulièrement nécessaires dans leur nouvel état. L'élégance des costumes y perdit-elle quelque chose ? ce n'est pas probable – quoique, en somme, on eût pu aisément s'en consoler ; – mais les âmes avaient acquis cette trempe indispensable à la vie chrétienne.

Lorsque, plus tard, l'heure des épreuves a sonné – et pour qui ne sonne-t-elle pas un jour ou l'autre ? – ils étaient armés de résignation courageuse, de virilité chrétienne ; s'ils ont souffert, c'est la main dans la main et le regard sur le crucifix.

Donc, Dieu à la base de la famille ; le devoir envisagé sans illusion, sans lâcheté, sans calculs mesquins et intéressés ; la loi de Dieu acceptée

d'avance et accomplie généreusement avec confiance envers le Créateur, qui aime ses créatures et leur donne le pain de chaque jour.

L'acquisition des vertus

La grande vertu qu'il faut absolument développer en soi et même y faire naître, si on s'aperçoit qu'elle fait défaut, c'est l'abnégation, jusqu'alors on était seul, on n'avait eu à penser qu'à soi ; les parents, par leur tendresse persévérante, souvent trop empressée, avaient habitué ce jeune homme ou cette jeune fille à vivre au jour le jour, sans préoccupation du lendemain, à voir satisfaire tous ses désirs, peut-être tous ses caprices.

Quoi d'étonnant, avec cela, qu'ils soient devenus, je ne dis pas égoïstes – le mot serait peut-être trop fort – mais du moins peu enclins à penser aux autres, à se renoncer, à se sacrifier dans les petits détails de la vie quotidienne ! Les cœurs jeunes comprennent merveilleusement les grands sacrifices, et ils s'y jettent parfois avec une impétueuse et touchante ardeur ; mais s'ils sont



prêts aux coups d'épée, ils ne le sont guère aux coups d'épingle ; s'ils sont hardis dans l'attaque, ils faiblissent souvent dans la résistance, et ils ont beaucoup à apprendre dans le chapitre de ce qu'on appelle les petites vertus, douceur, patience, égalité d'humeur, indulgence, condescendance, et tant d'autres, qui ne sont pas aussi petites qu'on veut bien le dire, puisqu'elles sont si difficiles à acquérir et que leur rayonnement est si bienfaisant.

Dès qu'on est deux, et à plus forte raison trois, quatre et davantage, par suite de l'éclosion de ces fleurs charmantes du foyer, les enfants – fleurs qui, comme les plus belles de nos parterres, ont leurs épines – on n'a plus le droit de penser exclusivement à soi, de travailler, de vivre uniquement pour soi. On aurait eu assez de fortune pour vivre honorablement seul, ou à deux, mais une nombreuse famille demandera des ressources plus considérables ; de là la nécessité d'un travail plus intense et partant plus productif ; de là le retranchement de bien des plaisirs, l'économie, la prévoyance, la préoccupation de



l'avenir. Auparavant on se laissait diriger par ses goûts, par ses habitudes, par ses caprices ; désormais il faudra compter avec les goûts, les habitudes, les caprices même de l'autre ou des autres membres de la communauté familiale. Il faudra céder souvent, faire des concessions, des apprentissages plus ou moins attrayants, sous peine de froisser, de blesser, même – le mot n'est pas excessif – de tyranniser.

Où trouvera-t-on la force d'accomplir tous ces petits renoncements, ces mortifications, parfois minuscules mais non moins sensibles, semées dans le cours de la vie de famille, de remplir tous ces devoirs qui de loin semblent petits, mesquins, presque ridicules ? Les plus braves devant la mitraille ne brillent pas toujours dans ce genre de combat, où l'ennemi à vaincre est l'amour de soi, amour essentiellement jaloux, exclusif, envahissant, si on ne le force à rentrer dans ses limites normales. Qui leur donnera cette vigueur généreuse, non pour un instant d'effort, mais pour tous les jours, toutes les heures, toutes les minutes ? Ne craignons pas de

le dire, ce sera l'esprit chrétien seul ; oui, l'esprit chrétien qui fait grand cas des vertus, prétendues petites, dont nous parlions plus haut, manifestations diverses de l'abnégation et de la charité chrétienne.

Dieu aimé plus que tout

Le premier commandement de la Loi nous ordonne d'aimer Dieu par-dessus tout et notre prochain comme nous-même pour l'amour de Dieu. Ce seul commandement écrit en lettres d'or au-dessus du foyer chrétien suffirait à le sanctifier. Dieu aimé plus que tout, plus que notre plaisir, notre intérêt, notre ambition, plus même que les chers objets de notre affection. Ensuite ceux-ci aimés d'un amour tout imprégné de surnaturel ; aimés autant que nous-mêmes.

Par conséquent, entre leur intérêt et le nôtre, ce ne sera pas toujours le nôtre qui devra triompher ; le plus souvent ce sera le leur. Si même nous voulons aller jusqu'au bout de notre devoir, nous devons les aimer souvent plus que nous-mêmes, non pas plus que notre âme, c'est-à-dire contrairement à la loi de ce Dieu qui veut être aimé plus que tout et tous, mais plus que notre corps et ses avantages quelconques.

Et, disons-le en passant, si nous aimons vraiment les nôtres, plutôt pour eux que pour nous, nous ne

voudrions pas être inconsolables, lorsque Dieu les aura enlevés à la famille de la terre pour les réunir à la famille du ciel. Pleurons-les ! c'est notre droit, notre consolation et notre devoir, mais ne pleurons pas comme ceux « qui n'ont pas d'espérance. » Après les avoir aidés de notre mieux à s'assurer le bienfait d'une mort chrétienne, efforçons-nous de les délivrer le plus tôt possible du purgatoire ; puis tâchons de nous persuader qu'ils sont plus heureux que nous – ce qui est la réalité – et prenons part à leur bonheur, au lieu de paraître le leur envier.

N'est-il pas vrai que, dans nos douleurs inconsolables, il se cache parfois un sentiment trop personnel ? N'est-ce pas sur nous que nous pleurons, sur notre isolement, sur notre propre souffrance, plutôt que sur le sort de celui qui nous a quitté et que nous savons arrivé au port ? Que la pensée de cette félicité dont jouit le cher disparu nous console de notre propre abandon ! Mais pour nous élever ainsi au-dessus de notre propre intérêt, il faut la foi et une foi profonde, il faut l'esprit chrétien.

L'esprit de sacrifice et de charité

Assurément, le caractère peut faciliter beaucoup cette diminution du moi, du particularisme égoïste, qui fait le charme du foyer ; il est certaines natures heureusement

douées pour qui l'oubli de soi semble chose naturelle, et qui semblent créées uniquement pour se dévouer. Mais, même pour celles-là, l'habitude de la vie chrétienne – je ne dis point de la vie encombrée de petites pratiques de dévotion, mais de la vie pénétrée de l'esprit de sacrifice et de charité qui fait le fond du christianisme – cette habitude sera un précieux appui et une ressource inappréciable aux heures difficiles. A ceux qui sont moins favorisés de ces dons sociaux si attrayants – et ils ne sont pas rares – la forte discipline de la vie chrétienne sera le contrepoids nécessaire de leurs entraînements, de leurs défauts, de leurs vices.



Croyez-vous qu'un jeune homme, une jeune femme, qui ne se sont épousés que par des motifs purement humains, par exemple pour avoir plus de jouissances, de richesses, de liberté, etc., et qui ne voient pas au-dessus de tout cela le devoir austère, crucifiant, mais divin, seront bien armés lorsque arrivera un de ces revers soudains qui ébranlent les âmes les plus fortes, séparation, ruine, maladie... ou pire encore ? Si on

ne s'est uni que pour l'argent, pour le plaisir, pour l'égoïste satisfaction du moi, le jour où l'objet rêvé fera défaut, la chaîne pèsera lourdement, si lourdement peut-être qu'elle cassera. L'amour humain est capable de bien des héroïsmes – je me plais à le reconnaître – mais il y a des épreuves qui sont trop dissolvantes pour lui, s'il n'est imprégné d'amour divin, c'est-à-dire d'esprit chrétien.

L'égalité des époux

Et qu'on ne dise pas, comme l'auteur cité plus haut semblait l'insinuer, que c'est la femme seule qui doit, au foyer, représenter cet idéal d'élévation morale.

Pourquoi, outre ses autres charges, déjà bien assujettissantes, aurait-elle à supporter seule celle-là ? Pourquoi voudrait-on lui assigner tous les devoirs, en réservant à l'homme tous les droits ? Pourquoi serait-elle obligée de racheter toutes les fautes, de réparer toutes les omissions, de combler toutes les lacunes, de compenser toutes les défaillances ?

Les deux époux sur ce point sont égaux ; la suprématie incontestable et nécessaire du chef de famille ne

va pas jusqu'à l'inégalité devant la loi divine.

Afin que la famille soit chrétienne, il faut que les deux époux soient chrétiens. On n'est déjà que trop habitué à passer l'éponge sur le passé du jeune homme, tandis qu'on se montre d'une sévérité impitoyable pour celui de la jeune fille, alors cependant que les commandements de Dieu les ont toujours obligés autant l'un que l'autre ; qu'on ne continue pas ce régime d'exception et de privilège après le mariage, en dépit de la loi chrétienne, de l'honneur et du bon sens.

Il faut que la famille redevienne chrétienne par la pratique des vertus chrétiennes, vertus auxquelles le mari est tenu non moins que sa femme ; j'oserais même dire encore plus qu'elle, puisque, par sa qualité de chef de famille, c'est à lui de tracer la voie à tous, puisque l'autorité de son exemple sera plus efficace. Notre époque, si malheureuse à bien des points de vue, voit la résurrection d'une œuvre bien belle et bien efficace, les retraites d'hommes. N'arrive-t-il pas parfois que quelques retraitants s'y occupent au moins autant d'œuvres sociales que de leur vie privée, et peut-être davantage ? Sans les détourner de ces préoccupations très louables, j'oserai leur demander de consacrer un jour entier à cette grave question : « *Ai-je*

contribué jusqu'ici à rendre ma famille plus chrétienne ? N'ai-je rien à me reprocher, à ce point de vue, envers ma femme, mes enfants, mes autres parents, mes domestiques, etc. ? »

L'éducation chrétienne des enfants

L'éducation chrétienne doit être empreinte de cet esprit de désintéressement et d'abnégation, qui est l'essence du christianisme. Dieu ne donne pas les enfants aux parents pour qu'ils jouissent de leurs caresses ou s'enrichissent de leur travail, mais pour qu'ils les rendent capables de mener une vie conforme ; à leur titre d'hommes et de chrétiens. Les parents, dans ce grand travail, de l'éducation, doivent donc être tout particulièrement désintéressés ; ils devront donner beaucoup et attendre peu en retour ; ils dépenseront beaucoup d'affection, beaucoup de peines, d'efforts, de sacrifices, mais en se rappelant toujours que ce n'est pas pour leur jouissance et leur utilité personnelle qu'ils travaillent, mais pour le bien de leurs enfants ; j'entends pour le bien réel, non pour la satisfaction du moment, mais pour la formation du corps et de l'âme. Et ces simples mots excluent les gâteries amollissantes, la faiblesse et l'indulgence excessives qui enlèvent toute énergie à l'enfant, non moins que la dureté qui le rebute.

JOSEPH TUSTES